

# «Le travail de mai» dans la fiction narrative contemporaine. Le cas Houellebecq

*José Domingues de Almeida*

Université de Porto & ILC Margarida Losa

[jalmeida@letras.up.pt](mailto:jalmeida@letras.up.pt)

Les ondes de choc des événements de Mai 68, et ce contrairement à la Révolution des Œillets lusitanienne, n'est pas de l'ordre de la commémoration, mais s'inscrit plutôt dans une logique de bilan, de séquelle ou de legs romantique diffus dans la culture occidentale et française en particulier, au sens très/trop large du terme ; ce que Henri Weber désigne à tour de rôle «le bilan de mai», «l'interprétation de mai» et «le travail de mai» (Weber, 2008: 121-155).

Pour ce dirigeant du mouvement de Mai 68 et actuel membre de la direction du Parti Socialiste et député européen, il s'agit à chaque décennie de mai de sauver l'honneur et l'héritage soixante-huitard bafoués aussi bien par des attaques venues de toutes parts à la faveur des analyses plus sceptiques ou qui imputent à mai 68 la généalogie des maux français.

D'une part, il y a la pensée et l'essai proprement dits qui, ces vingt dernières années, se sont mis à interroger Mai 68 dans ses slogans, ses mouvements et sa morale pour éclairer l'état «décliniste» de la culture et des valeurs républicaines. L'essai incontournable *La Pensée 68* de Luc Ferry et Alain Renaut (1988), au sous-titre très parlant, signale une critique sans concession de la philosophie des années 68 accusée d'anti-humanisme et d'avoir suscité dans son sillage d'innombrables et antagoniques interprétations (*idem*: 82s).

Cette pensée, qui aurait confondu humanisme et individualisme à outrance, trouve un relais dans la philosophie et la sociologie de Gilles Lipovetsky, surtout depuis la parution de *L'ère du vide* (1988). Cet auteur impute à Mai 68 la seconde révolution individualiste, le «processus de personnalisation» en cours depuis 68 qui, selon lui,

aurait déjà causé d'irréversibles dégâts dans l'idéal moderne de subordination de l'individuel aux règles rationnelles collectives en désamorçant un *hyperindividualisme* diffus, indifférent, hédoniste et narcissique.

Par ailleurs, c'est l'incarnation de ce discours dans l'argumentaire politique hexagonal de ces derniers temps qui indignent Henri Weber, notamment dans la pensée programmatique de Nicolas Sarkozy, davantage en tant que phénomène sociétal qu'acteur politique. Dans un discours à l'université d'été des «Jeunes populaires» à Marseille, le 3 septembre 2006, l'actuel Président de la République en appelait à une liquidation totale de mai 68 et de son «travail» de sape des assises républicaines qui, selon lui, aurait dilapidé la croissance, détruit l'école, instauré le communautarisme et nivelé toutes les instances dans un relativisme qui mine l'autorité de l'État et compromet le développement économique de la France face à ses partenaires commerciaux (Weber: I-XXI).

À cet égard, bien des mesures ou des propositions du gouvernement en place s'inscrivent dans une logique discursive de restauration d'une France qui pourrait rejoindre, dans différents domaines, la cour des grands qu'elle a quittée en jouant les révolutionnaires romantiques et utopiques en ...mai 68. Tout est encore possible. Le retard peut encore être rattrapé. Oublions vite la fâcheuse page soixante-huitarde et remettons-nous vite au travail !

Ce discours, qu'il ne faudrait pas tout à fait jeter avec l'eau du bain, comme le fait Weber par antagonisme politique et idéologique, va jusqu'à éveiller une fracture générationnelle en imputant à l'égoïsme des soixante-huitards, aujourd'hui retraités hédonistes et gâtés, la précarité dont les jeunes générations paient les frais, comme une facture de mai.

Et puis, enfin, il y a, pour reprendre Henri Weber, «tout une littérature dépei[gnant] aujourd'hui les ravages provoqués par la lame de fond féministe [et soixante-huitarde] : couples brisés, enfants déboussolés, succès professionnels mais déserts affectifs ; visibilité sociale mais solitude» (*idem*: 176). Implicitement, Weber s'en prend à tous ces *Professeurs de désespoir* dont parle Nancy Huston (2004), nouveaux réactionnaires qui s'acharnent, par le roman, à «liquider le travail de mai».

C'est justement le cas de Michel Houellebecq, et de son roman *Les particules élémentaires* (1998) en particulier, véritable plaidoyer anti-mai 68. On évitera les détails biobibliographiques d'usage, mais force est de rappeler les repères contextuels incontournables signalés par Jean-François Patriciola (2005), Denis Demonpion (2005) ou Murielle-lucie Clément (2003) et qui pointent tous une genèse anti-mai 68 de l'écriture romanesque houellebecquienne : mère soixante-huitarde égoïste, hédoniste, couple brisé, départ en solitaire en Californie, recyclage postmoderne dans l'ésotérisme ; enfant laissé aux soins des grands-parents, enfance malheureuse et beaucoup d'amertume, donc.

Pour ne pas dire de mépris à l'égard de «cette génération» issue du baby boom, nantie par la croissance économique des trente glorieuses, soutenue par la Sécurité sociale, indifférente aux retombées familiales de leur choix individuels à outrance, mais toujours prête à appuyer les causes lointaines et les sensibleries diverses au goût du jour. Gilles Lipovetsky devait en brosser un portrait sociologique dans *Le bonheur paradoxal* (2006).

Mais l'accent dans ce roman de Houellebecq est surtout mis dans les privilèges sociaux acquis par une génération qui vit mieux que toutes autres avant elle, mais que l'on soupçonne (que l'on accuse) de vivre mieux que celles qui suivront, prises dans le jeu incertain de la mondialisation et de la performance globale, et dès lors, dans une précarité et une insécurité sociales impensables il y a quarante ans, lorsque la France avait, en pleine croissance économique, «s'ennuyer».

Le cynisme et revanchisme générationnels et réactionnaires de Houellebecq séduisent néanmoins par un humour qui nous renvoie à, et interroge des réalités et des habitudes sociologiques bien ancrées et qui donnent à penser. Houellebecq a l'aphorisme facile, mais plat, d'un humour qui en a fait sourire plus d'un : «Adolescent, Michel croyait que la souffrance donnait à l'homme une dignité supplémentaire. Il devait maintenant en convenir : il s'était trompé. Ce qui donnait à l'homme une dignité supplémentaire, c'était la télévision» (Houellebecq, 1998: 120), mais aux conclusions qui font l'économie de la complexité : «En ce sens, les *serial killers* des années quatre-vingt-dix étaient les enfants naturels des hippies des années soixante ; on pouvait

trouver les ancêtres communs chez les actionnistes viennois des années cinquante» (*idem*: 211).

Des tirades de ce genre, dont on retrouve des exemples sur tous les romans et parfois sous forme de plaisanteries de mauvais goût : «Tu sais comment on appelle le gras qu'il y a autour du vagin ? Non. La femme» (Houellebecq, 2005: 22), font ressortir ce type de littérature à cette taxinomie que d'aucuns ont désignée par «la tradition de l'insolence» (Blanckeman, 2000). Des scandales et des phénomènes dits «littéraires» qui gagnent la faveur d'un large public, et conquièrent même des parts de marché éditorial à l'étranger, via la traduction<sup>1</sup>.

Le roman compte trois parties et s'étale entre le 1<sup>er</sup> juillet 1998 et le 27 mars 2009. Il y est question de deux frères, Bruno et Michel (comme l'auteur) nés vers la fin des années cinquante et qui se retrouvent un peu par hasard. Leur mère, Janine, est le fruit de la génération libertaire qui connut Sartre et les déboires de la vie de couple en crise. Des épisodes qui en rappellent d'autres, ceux de la biographie du romancier : divorce, abandon des enfants aux soins des grands-parents (le récit en fait quelques évocations analeptiques), enfance malheureuse, départ de la mère en communauté plus ou moins ésotérique en Californie.

Très en phase avec le récit biographique d'un Houellebecq, *alias* Thomas, Michel Djerzinski, abandonné par ses parents, a vécu avec sa grand-mère dont la mort provoqua chez lui un traumatisme violent qui lui interdira par la suite d'éprouver de vrais sentiments. Il n'a jamais ressenti aucun sentiment profond envers ses semblables, hormis peut-être envers sa grand-mère, qui l'a élevé et qui symbolise à ses yeux une espèce en voie de disparition.

Chercheur en biologie, Michel mène une existence grise entre son supermarché *Monoprix* (qui rythme son existence sous forme de promotions) et le laboratoire, où il mène des expériences de pointe sur le clonage des animaux. L'unique personne dont il ne soit pas éloigné par des années-lumière, c'est son demi-frère Bruno.

---

<sup>1</sup> Notamment au Portugal où ce type de littérature française contemporaine est immédiatement traduit et se vend bien, comme le prouve le succès de ventes des romans d'Amélie Nothomb.

Il quitte le laboratoire du CNRS où il travaille pour avoir du temps «pour penser». Il craint la vie et ses conséquences, et préfère les certitudes positivistes et scientifiques, fussent-elles celles de la physique quantique de Heisenberg ; ce qui permet au narrateur d'intercaler plusieurs tranches de récit. Célibataire et indépendant, Michel (qui s'est fait dépucelé sur le tard) se sent incapable d'aimer et a peu de libido sexuelle ; ce que le narrateur mesure par la fréquence masturbatoire.

En revanche, son demi-frère de quarante-deux ans, Bruno, vit obsédé par le sexe et la masturbation : «Bruno rêvait de devenir écrivain ; il noircissait des pages et se masturbait beaucoup [...]» (Houellebecq, 1998: 121). À nouveau, l'*analepse* éclaire les déboires présents du personnage. Il fut contraint dans un internat à des viols à répétition et des humiliations quotidiennes.

Sa souffrance à l'école sera aggravée par la crise de l'autorité scolaire dans la foulée de Mai 68 et des théories pédagogiques autodisciplinaires. Il deviendra professeur, voudra être écrivain, haïra sa mère, comme il convient à un personnage houellebecquie. Tel auteur, tel personnage...

De son côté, Michel retrouve une amie qu'il avait perdue de vue. Elle a pris part à des orgies et s'est fait deux fois avorter. Leurs retrouvailles permettent à Michel de connaître une sorte d'extase passagère, mais sa froideur émotionnelle et son incompétence sentimentale finissent par couper court à l'expérience.

Aux yeux de Michel, son demi-frère approche de la crise de la quarantaine et sombre dans la griserie du désir sexuel compulsif. Attiré par ses élèves adolescentes, il provoque le petit ami noir de l'une d'entre elles au point de s'attirer des ennuis. Jaloux et irrité, il se lance dans un tract raciste envoyé à *L'Infini*, une revue publiée par Sollers : «Je désirais cette nana à un point atroce. J'ai passé le week-end à rédiger un pamphlet raciste, dans un état d'érection quasi constante ; le lundi j'ai téléphoné à l'infini» (*idem*: 194). Causeries et désabusements littéraires se succèdent.

Bruno, lui, fait la connaissance de Christiane lors d'un séjour au «Lieu du Changement», camping post-soixante-huitard à tendance *new age* où les adeptes s'adonnent à différents séminaires plus ou moins ésotériques et aux noms pompeux.

Cette expérience est l'occasion de broser le portrait sarcastique et sans concession des ravages de la génération de 68, et des frustrations qu'elle endure.

Le reste du récit n'est que projection anticipatoire d'une société où les angoissantes contradictions de la race humaine sont dissipées par des moyens de fiction scientifique : «Tout cela était en outre d'une éprouvante monotonie. L'ADN des bactéries martiennes semblait exactement identique à l'ADN des bactéries terrestres. Cette constatation surtout le plongea dans une légère tristesse, qui était déjà à soi seule un signe dépressif» (*idem*: 124).

Directement visée par les attaques de l'auteur *via* les personnages, les mentalités libertaires nées dans la foulée des revendications de Mai 68 et des révolutions sexuelle et féministe qui ont eu pour effet de brouiller, voire inverser les rôles symboliques et sociaux : «Il est piquant de constater que cette libération sexuelle a parfois été présentée sous forme d'un rêve communautaire, alors qu'il s'agissait en réalité d'un nouveau palier dans la montée historique de l'individualisme» (*idem*: 116).

On accuse un vide, regrette timidement ou sarcastiquement une stabilité, mais on finit par se complaire dans ce malaise déprimant. En attendant, les personnages entretiennent des rapports très éphémères et rudimentaires : «C'était peut-être une idée, se dit-il ; entre voisins, on fait connaissance dans un camping ; pas forcément pour baiser, mais on fait connaissance, c'est un démarrage possible» (*idem*: 99).

La «femme libérée» fait l'objet de virulentes attaques misogynes. Elle se confond avec son cliché érotique interchangeable et sans cesse ressassé : «Elle avait de jolies fesses, encore bien rondes, très excitantes» (*idem*: 143), ou avec les fonctions anatomiques de son corps de «femelle», cliniquement évoquées : «A partir de l'âge de treize ans, sous l'influence de la progestérone et de l'œstradol sécrétés par les ovaires, des coussinets graisseux se déposent chez la jeune fille à la hauteur des seins et des fesses. Ces organes acquièrent dans le meilleur des cas un aspect plein, harmonieux et rond [...]» (*idem*: 57).

Le refus de toute mixité, si ce n'est l'accouplement fantasmatique et fétichiste interracial, proche des alternances et joutes pornographiques, s'insinue à la faveur de

ces parenthèses savamment placées dans l'agencement du récit : «Ça surprend beaucoup de gens, mais Noyon est une ville violente. Il y a beaucoup de Noirs et d'Arabes, le Front national a fait 40% aux dernières élections» (*idem*: 148). Les Noirs, forcément, se signalent aux préjugés de l'auteur *via* le personnage par «une grosse bite» (*idem*: 195) ; c'est-à-dire leur animalité congénitale.

Le narrateur réserve pareil sort aux homosexuels, décrits selon les attentes et les préjugés de l'écrivain. Ce troupeau facilement identifiable à de simples codes vestimentaire et autres se voit assigné à un territoire grégaire défini, une espèce de «réserve» animale : «De l'autre côté de la Seine, sur le quai des Tuileries, des homosexuels circulaient au soleil, discutaient à deux ou par petits groupes, partageaient leurs serviettes. Presque tous étaient vêtus de strings» (*idem*: 18).

Tout se passe chez Houellebecq comme s'il fallait, nous ne dirions pas «liquider Mai 68», mais le critiquer sans merci puisque nous en payons les frais par la facture des acquis sociaux désormais réservés à une minorité croissante de retraités nantis, qui plus est à la longévité incontrôlable, mais aussi par une blessure intime des générations post-soixante-huitardes laissées sans repères et privées des recours de l'autorité consensuelle et des bienfaits de l'initiation et des codes.

Comme il est difficile, voire douloureux pour bien des catégories d'acteurs sociaux d'avoir définitivement perdu des repères différenciateurs ainsi que l'assurance des rôles préétablis! Des hommes en mal de masculinité, des parents sans autorité, des femmes si libérées qu'elles en viennent à revendiquer le droit à se soumettre, des incroyants tentés par l'ésotérisme jalonnent ces pages, en quête de repères, de balises, et ont du mal à jouer le jeu de l'indifférencié et du libertaire.

D'où ce regard froid, détaché et entomologique porté par Houellebecq sur ces «particules» si fragiles parce que libérées, donc floues. Les comportements masculins sont expliqués par une observation animale, grégaire intégrante : «La plupart des garçons, surtout lorsqu'ils sont réunis en bandes, aspirent à infliger aux êtres les plus faibles des humiliations et des tortures» (*idem*: 44), et un peu plus loin : «Les sociétés animales fonctionnent pratiquement toutes sur un système de dominance lié à la force relative de leurs membres. Ce système se caractérise par une hiérarchie stricte [...]»

(*idem*: 45). Et l'auteur de poursuivre son approche entomologique : «Cependant, l'animal le plus faible est en général en mesure d'éviter le combat par l'adoption d'une posture de *soumission* (accroupissement, présentation de l'anus)» (*idem*: 46).

De tels propos, sous prétexte «littéraire» n'ont pas manqué de susciter des commentaires contradictoires dans l'intelligentsia française, entre accusation de révisionnisme et enthousiasme prudent ou inavouable. Mais c'est toujours le travail de mai qui finit par être convoqué.

Le critique Pierre Jourde lui concède une certaine ambiguïté en admettant l'effort sincère et humoristique du portrait : «Les romans de Michel Houellebecq dressent avec force le constat d'échec d'une civilisation, qui est peut-être aussi l'échec de l'humanité : la course au moi et à la différence est le moteur de l'apocalypse» (Jourde, 2002: 229).

Mais toutes les voix ne vont pas dans le même sens. Loin s'en faut ! Dans son essai au ton pamphlétaire, judicieusement intitulé *Le rappel à l'ordre*, Daniel Lindenberg (2002) s'insurgeait contre une offensive généralisée et «réactionnaire» contre tous les acquis d'une culture, souvent, à l'origine franco-parisienne, comme Mai 68 : «Le mouvement de mai 1968 l'avait impressionné, et au moment où la vague hippie commença à refluer en Californie il se dit qu'il y avait peut-être quelque chose à faire avec la jeunesse européenne» (Houellebecq, 1998: 81), et qui menace les assises d'une vie culturelle, sociétale et intellectuelle ancrée dans l'action destinale collective française, dans sa saga historique.

Plusieurs «procès» sont instaurés à la faveur d'idéologies *révisant* dangereusement l'Histoire ou contestant des avancées sociales qui ont pu être tenues pour acquises, mais que des discours «réactionnaires» viennent tempérer, voire «réviser» sous couvert de «néoconservatisme», «populisme» ou «national-républicanisme» ; en tous cas avec un cynisme affiché (Lindenberg, 2002: 9).

Un de ces *procès* concerne justement l'auteur de *Les particules élémentaires*, accusé d'endosser le mépris à l'égard du «[...] tourisme de masse comme métaphore de la décadence contemporaine» (*idem*: 20) ; une conception illustrée par le roman *Plateforme*, texte qui allie la critique explicite de la massification des loisirs au tourisme



sexuel, et donc à une certaine misère sexuelle taraudant l'*homo occidentalis*, espèce en décadence ou en voie de disparition.

Pour Lindenberg, pareil discours cautionne «le mépris du touriste, qui vise ici ‘les classes moyennes’ [et qui] prend pour cible une forme de loisir qui s’est continuellement démocratisée depuis le Front Populaire» (*idem*: 21). Mais, c’est surtout le procès de la liberté des mœurs, acquis majeur du Mai 68 français, il y a quarante ans déjà, qui s’en souvient ?, qui est imputé à l’outrageant Houellebecq. Cet auteur aurait mieux senti que beaucoup d’autres, et en tous cas, *avant* les électeurs désabusés de la République qui votent Le Pen en dernier ressort, les frustrations des franges sociologiques restées en marge du processus libertaire :

Une grande partie de la société (plutôt les mâles, âgés et ouvriers-employés, ou encore catholiques pratiquants) n’acceptent toujours pas ce que les sociologues appellent le ‘libéralisme culturel’ En particulier lorsque les valeurs viriles et la ‘domination masculine’ sont mises en cause. C’est le talent d’un Houellebecq d’avoir senti ce malaise [...] (*idem*: 23).

Alors, faut-il regretter le travail de mai 68? Henri Weber préfère nous ramener à un certain bon sens de la réalité française, héritière de mai, et se sentant parfois malade de mai. Il répond catégoriquement :

Certainement pas, pas plus que qu’il ne faut liquider 1945, 1936 ou 1789 [...]. Il faut dépasser Mai 68, tout en le conservant : garder son inspiration et sa ferveur, mais en tirer les enseignements. Renoncer à la violence comme moyen d’action dans nos démocraties développées ; changer la société par la conviction, les élections, les contrats, la loi ; abandonner l’utopie chimérique de la société parfaite, non pas tourner le dos à l’utopie réaliste d’une démocratie accomplie, d’un avenir collectif maîtrisé, d’une société plus humaine, d’un monde davantage régi par le droit et la coopération, moins par la force et l’égoïsme des nations (Weber: XXs).

Vaste héritage et surtout vaste programme pour les prochaines quarante années !

## Références bibliographiques :

BLANCKEMAN, Bruno (2000). *Les récits indécidables : Jean Echenoz, Hervé Guibert, Pascal Quignard*. Paris: Presses Universitaires du Septentrion.

CLÉMENT, Murielle-Lucie (2003). *Houellebecq, sperme et sang*. Paris: L'Harmattan.

DEMONPION, Denis (2005). *Houellebecq non autorisé. Enquête sur un phénomène*. Paris: Maren Sell Éditeurs.

FERRY, Luc / RENAUT, Alain (1988). *La pensée 68. Essai sur l'anti-humanisme contemporain*. Paris: Gallimard.

HOUELLEBECQ, Michel (1998). *Les particules élémentaires*. Paris: Flammarion.

(2005) *La possibilité d'une île*. Paris: Fayard.

HUSTON, Nancy (2004). *Professeurs de désespoir*. Paris: Actes Sud.

JOURDE, Pierre (2002). *La littérature sans estomac*. Paris: L'esprit des Péninsules.

LINDENBERG, Daniel (2002). *Rappel à l'ordre. Enquête sur les nouveaux réactionnaires*. Paris: Seuil / La République des idées.

LIPOVETSKY, Gilles (1988). *A era do vazio. Ensaio sobre o individualismo contemporâneo*. Lisboa: relógio d'Água.

(2006). *Le bonheur paradoxal. Essai sur la société d'hyperconsommation*. Paris : Gallimard.

PATRICOLA, Jean-François (2005). *Michel Houellebecq ou la provocation permanente*. Paris: Ecriture.

WEBER, Henri (2008). *Faut-il liquider Mai 68 ?*. Paris: Seuil.